Textes descriptifs

Texte 1

[...] Imaginez au delà du pont deux ou trois fermes, un colombier, des tourterelles, une trentaine de masures séparées par des jardins, par des haies de chèvrefeuilles, de jasmin et de clématites ; puis du fumier fleuri devant toutes les portes, des poules et des coqs devant toutes par les chemins : voilà le village du Pont-de-Ruan, joli village surmonté d'une vieille église plein de caractère, une église du temps des croisades, et comme tous les peintres en cherchent pour leurs tableaux. Encadrez le tout de noyers aquatiques, de jeunes peupliers aux feuilles d'or pâle, mettez de gracieuses fabriques au milieu de longues prairies où l'œil se perd sous un ciel chaud et vaporeux, vous aurez une idée d'un des mille points de vue de ce beau pays. [...]

Honoré de Balzac,
extrait de "*Le lys dans la vallée*"
in "*La comédie humaine*", 1835 - chapitre 1

Texte 2

[...] C'étaient des murs bas, une tache brune, de vieilles ardoises, perdue au seuil de la Beauce, dont la plaine, vers Chartres, s'étendait. Sous le ciel vaste, un ciel couvert de la fin d'octobre, dix lieues de cultures étalaient, en cette saison les terres nues, jaunes et fortes, des grands carrés de labour, qui alternaient avec les nappes vertes des luzernes et des trèfles ; et cela sans un coteau, sans un arbre, à perte de vue, se confondant, s'abaissant, derrière la ligne d'horizon, nette et ronde comme sur une mer. Du côté de l'ouest, un petit bois bordait seul le ciel d'une bande roussie. Au milieu, une route, la route de Châteaudun à Orléans, d'une blancheur de craie, s'en allait toute droite pendant quatre lieues, déroulant le défilé géométrique des poteaux du télégraphe. Et rien d'autre, que trois ou quatre moulins de bois, sur leur pied de charpente, les ailes immobiles. Des villages faisaient des îlots de pierre, un clocher au loin émergeait d'un pli de terrain, sans qu'on vît l'église, dans les molles ondulations, de cette terre du blé. [...]

Emile Zola, *La terre*, 1887, Chapitre 1

Texte 3

[...]Les croisillons du portail en fer forgé se projettent en ombres chinoises sur le pavé. L'avenue aboutit à une place en demi-lune, devant les grilles cadenassées d'un jardin public. Il y a des arbres au feuillage clairsemé , des massifs fleuris dans les allées, un bac à sable et des balançoires à péage près de la fontaine. On massacre Mozart le dimanche, dans le kiosque à musique.

Au delà du parc s'étend une zone pavillonnaire, perdue aux confins du quartier. Les maisonnettes sont regroupées en pâté compact cerné par des immeubles à étages ; elles résistent vaille que vaille à la voracité des marchands de béton isolé au cœur de la cité.

Ici aussi les fenêtres sont bleuies par les palpitations télévisuelles et débitent des tranches lumineuses laminées par les jalousies des volets clos. [...]

Extrait de "*Ippon*" de Jean-Hugues Oppel - Syros jeunesse 1993

Texte 4

[...]Nous habitions un immeuble dans la rue du Port, une large avenue qui traversait la ville et menait au port et à l'embarcadère du ferry-boat.

Le magasin de mon père occupait le rez-de-chaussée. Sur l'enseigne fixée au dessus de la porte, était écrit en lettres bleu foncé : Quincaillerie, et en dessous, dans une écriture plus petite, Propr. E. Buchholz. Les habitants de l'île achetaient leurs outils chez mon père, charnières, serrures, vis et clous de toutes les tailles et toutes les formes. [...]

[...]Notre appartement se trouvait au-dessus du magasin. Je partageais une chambre avec mon frère ainé [...] [...]Les premières hirondelles de mer étaient de retour et emplissaient l'air de leurs appels. Le vent chassait devant lui des fragments de nuage dans le bleu du ciel et rabattait sur les terres l'air marin chargé de sel. Un camion jaune de déménagement s'était garé devant l'immeuble. Des hommes en bleu de travail en sortirent des cartons, des tables, des chaises, des étagères, des pots de fleurs, un vieux globe terrestre, un chevalet et un large fauteuil tendu de velours rouge foncé.[...]

Extrait de "*Le collectionneur d'instants*"
de Quint Buchholz - Milan jeunesse 2005

Description de paysages

Texte 5

Nous venions de sortir de Rouen et nous suivions au grand trot la route de Jumièges. La légère voiture filait, traversant les prairies ; puis le cheval se mit au pas pour monter la côte de Canteleu. C'est là un des horizons les plus magnifiques qui soient au monde. Derrière nous Rouen, la ville aux églises, aux clochers gothiques, travaillés comme des bibelots d'ivoire ; en face, Saint-Sever, le faubourg aux manufactures qui dresse ses mille cheminées fumantes sur le grand ciel vis-à-vis des mille clochetons sacrés de la vieille cité.

Ici la flèche de la cathédrale, le plus haut sommet des monuments humains ; et là-bas, la "Pompe à feu" de la "Foudre", sa rivale presque aussi démesurée, et qui passe d'un mètre la plus géante des pyramides d'Égypte.

Devant nous la Seine se déroulait, ondulante, semée d'îles, bordée à droite de blanches falaises que couronnait une forêt, à gauche de prairies immenses qu'une autre forêt limitait, là-bas, tout là-bas.

De place en place, des grands navires à l'ancre le long des berges du large fleuve. Trois énormes vapeurs s'en allaient, à la queue leu leu, vers le Havre ; et un chapelet de bâtiments, formé d'un trois-mâts, de deux goélettes et d'un brick, remontait vers Rouen, traîné par un petit remorqueur vomissant un nuage de fumée noire.

Maupassant

Texte 6

[...] Bientôt apparut le village d'Yport. Des femmes qui raccommodaient des hardes, assises sur le seuil de leurs demeures, les regardaient passer. La rue inclinée, avec un ruisseau dans le milieu et des tas de débris traînant devant les portes, exhalait une odeur forte de saumure. Les filets bruns, où restaient de place en place des écailles luisantes pareilles à des piécettes d'argent, séchaient entre les portes des taudis d'où sortaient les senteurs des familles nombreuses grouillant dans une seule pièce.

Quelques pigeons se promenaient au bord du ruisseau, cherchant leur vie. Jeanne regardait tout cela qui lui semblait curieux et nouveau comme un décor de théâtre.

Mais, brusquement, en tournant un mur, elle aperçut la mer, d'un bleu opaque et lisse, s'étendant à perte de vue.

Ils s'arrêtèrent, en face de la plage, à regarder. Des voiles, blanches comme des ailes d'oiseaux, passaient au large. À droite comme à gauche, la falaise énorme se dressait. Une sorte de cap arrêtait le regard d'un côté, tandis que de l'autre la ligne des côtes se prolongeait indéfiniment jusqu'à n'être plus qu'un trait insaisissable.

Un port et des maisons apparaissaient dans une de ces déchirures prochaines ; et de tous petits flots qui faisaient à la mer une frange d'écume roulaient sur le galet avec un bruit léger.

Les barques du pays, halées sur la pente de cailloux ronds, reposaient sur le flanc, tendant au soleil leurs joues rondes vernies de goudron. Quelques pêcheurs les préparaient pour la marée du soir. [...]

Maupassant "*Une vie*", extrait

Texte 7

[...] Il avait rendu célèbre le hameau enfoncé dans un pli du vallon qui descendait vers la mer, pauvre hameau paysan composé de dix maisons normandes entourées de fossés et d'arbres.

Elles étaient là, ces maisons, blotties dans ce ravin couvert d'herbes et d'ajoncs, derrière la courbe qui avait fait nommer ce lieu Tournevent. Elles semblaient avoir cherché un abri dans ce trou comme les oiseaux qui se cachent dans les sillons les jours d'ouragan, un abri contre le grand vent de mer, le vent du large, le vent dur et salé, qui ronge et brûle comme le feu, dessèche et détruit comme les gelées d'hiver. [...]

Maupassant, extrait de "*Toine*", 1885